

Padre Juan : une vie au service d'autrui

Autor(en): **Queloz, Jean-Jacques**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **123 (2020)**

PDF erstellt am: **21.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1002397>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Padre Juan : une vie au service d'autrui

JEAN-JACQUES QUELOZ



Le père Jean-Marie Queloz en 2006
(photo : José Balmer)

« Pour moi sa vie, sa personne, son attitude sont (...) le témoignage d'une personne qui a su (...) recommencer (...) grâce au don d'elle-même aux autres en proie au désarroi et parfois au désespoir¹. »

C'est ce que déclare Padre Juan à propos de Carmencita, une détenue qui, après avoir purgé une peine de trente ans, avait fini par se sentir bien en prison, à tel point qu'elle ne voulait plus la quitter. Elle avait appris à assumer sa responsabilité. Padre Juan retient la raison qui a conduit cette prisonnière à en arriver au « don d'elle-même aux autres ». Il est interpellé par la générosité et l'altruisme de cette femme, car c'est précisément ce qui l'anime lui-même, dans son œuvre de missionnaire. Ce qu'il écrit à propos de Carmencita peut être porté à son compte. De fait, la générosité, l'altruisme, l'amour du prochain, en un mot la charité, est ce qui filtre à travers toutes les lettres circulaires que Padre Juan a rédigées au fil des années pour rendre compte de son activité bolivienne auprès des démunis, de ceux « en proie au désarroi et parfois au désespoir ».

Qui sont ces démunis et qui est ce missionnaire appelé Padre Juan ?

Padre Juan évoque d'abord, surtout, les pauvres qui peuplent les hôpitaux dits « populaires » de La Paz², ces patients démunis, dépourvus d'assurance-maladie, de toute ressource financière et qui, trop souvent, n'ont pas de quoi payer les soins qui leur sont prodigués. C'est à eux qu'il apporte, des années durant, un réconfort, tant affectif que spirituel, ainsi qu'un soutien matériel ; et c'est d'eux principalement qu'il est question

dans les lettres circulaires que Padre Juan adresse à son lectorat. Toutefois la Bolivie est souvent considérée comme le pays le plus pauvre d'Amérique du Sud et la misère apparaît à chaque coin de rue. Elle peut donc autant être incarnée par les femmes rencontrées en prison par Padre Juan que par le tout-venant, qu'il évoque également dans ses écrits.

Ce missionnaire, que l'on a coutume, en Bolivie, d'appeler Padre Juan, c'est Jean-Marie Queloz. Il naît en 1929 à Saint-Brais, un petit village des Franches-Montagnes (Jura). Il est le deuxième d'une fratrie de huit enfants. De condition modeste — ses parents étaient agriculteurs — Jean-Marie Queloz dit avoir vécu ses premières années au sein d'une famille unie et heureuse, et mené une vie proche de la nature, au rythme des saisons.

En 1940, il quitte son village natal et sa famille pour effectuer des études secondaires chez les Pères rédemptoristes à l'Institut d'Uvrier (dans le canton du Valais), où il demeure jusqu'en 1942. Cette période est difficile et quelque peu mal vécue par le jeune Jean-Marie en raison de problèmes de santé et de la discipline très stricte qui est imposée. Puis, jusqu'en 1948, il poursuit sa formation à Fribourg, au Pensionnat de Bertigny, toujours dans la même congrégation. Cette période est déterminante pour son avenir: il découvre la littérature et l'écriture, grâce aux cours du nouveau directeur, le Père Jérôme Desmoulin. Le chant, la musique et le théâtre constituent également les points forts de l'activité du pensionnat. Une année de noviciat à Teterchen (Lorraine) conduit ensuite le jeune homme à devenir religieux; il en fait profession le 8 septembre 1948. Six années d'études sont ensuite nécessaires pour accéder à la prêtrise. Jean-Marie Queloz les effectue à l'école théologique d'Echternach (Luxembourg) où des théologiens de premier plan enseignent et insufflent à la théologie chrétienne un air de nouveauté. Parmi eux, il convient de mentionner le Père Durrwell³ qui marque profondément Jean-Marie Queloz. Ce dernier considère les années passées à Echternach « exaltantes, jamais une charge, mais toujours un plaisir ».

Jean-Marie Queloz est ordonné prêtre le 29 juin 1954, à Soleure.

Ses supérieurs jugent bon de destiner le jeune prêtre à la formation. Ils l'envoient au Collège Saint-Joseph de Matran (Fribourg, Suisse), « juvénat » qui prépare les élèves aux études supérieures. Il y passe vingt-trois ans. D'abord enseignant, il est très tôt appelé à assumer également des tâches administratives, tout en pratiquant, chaque dimanche, le ministère dans les paroisses alentour — parfois fort éloignées de son port d'attache. Il devient 1^{er} préfet, c'est-à-dire bras droit du directeur. Soucieux de se perfectionner, il prend l'habitude de suivre des cours à l'Université de

Fribourg puis effectue, coup sur coup, le programme de l'Institut de français et celui de l'Institut de journalisme.

À Matran se trouvait le secrétariat de la Mission rédemptoriste suisse de Bolivie. Jean-Marie Queloz s'y engage et en devient le responsable dès 1972. Après plusieurs séjours en Bolivie, il y est envoyé — à sa demande — en tant que missionnaire. Dès 1978⁴, il assume la fonction de supérieur de la communauté des rédemptoristes de La Paz. Cette tâche administrative est loin de le satisfaire, aussi trouve-t-il une activité ô combien plus riche en humanité, à savoir la pastorale dans les hôpitaux.

À partir de 1996, il occupe par ailleurs le poste de directeur spirituel du séminaire rédemptoriste (Seminario redentorista Nuestra Senora del Perpetuo Socorro) de Cochabamba et partage ainsi son temps entre cette ville et La Paz.

Soucieux d'emblée de rendre compte de son engagement missionnaire en Bolivie, Padre Juan entreprend d'adresser régulièrement un courrier ou plus exactement une « lettre circulaire » à ses amis, à ses connaissances et également, par le biais des « groupes missionnaires », à tous ceux susceptibles d'être intéressés par son activité. Certains de ces destinataires sont interpellés et répondent en faisant montre de générosité. C'est ainsi que peu à peu, des fonds peuvent être collectés, régulièrement, et distribués par Padre Juan selon des besoins spécifiques et sous différentes formes (médicaments, matériel et appareils médicaux, nourriture, etc.).

Padre Juan ne cesse d'être actif. De 1984 à sa mort, survenue le 13 décembre 2020, il rédige près de 200 circulaires pour témoigner de son vécu. Documents à la fois historiques et sociologiques, elles permettent de suivre le développement de la Bolivie durant près d'un quart de siècle. Elles nous disent que, si bien des choses changent, les gouvernements par exemple, d'autres demeurent comme la pauvreté, celle des hôpitaux, tout comme celle de la rue. Grâce à ces témoignages, on découvre notamment l'univers des prisons pour femmes, la faim qui tiraille les personnes vivant dehors tout comme les pensionnaires des hôpitaux, l'inflation vécue au quotidien ou encore la situation d'enfants dont la rue est le seul lieu de vie.

Dans ses ouvrages Les Pauvres dans la ville et Le Chant des sans voix⁵, Padre Juan avait déjà évoqué les miséreux de Bolivie; il leur avait prêté sa voix, s'était effacé derrière eux. Il a continué à le faire dans ses lettres circulaires, toutefois d'une autre manière. Ces lettres sont en outre, pour nous, le témoignage, le signe tangible d'une œuvre toute d'humilité et de générosité, de charité, celle de ce missionnaire, Padre Juan, qui a consacré une partie importante de sa vie à autrui.

À son arrivée en Bolivie, en 1978, le père Jean-Marie Queloz fut d'abord affecté à la maison d'administration et d'hébergement de La Paz. « C'est exactement ce que je ne voulais pas », déclare-t-il, cinquante ans plus tard. Immédiatement après, il se vit confier une paroisse (Rurrenabaque), ainsi que la responsabilité pastorale de la province de l'Iturralde — dépendant de La Paz, mais située en Amazonie. Durant six mois, il fit la navette entre ces deux lieux éloignés de 700 km l'un de l'autre et séparés par la formidable barrière que constitue la Cordillère royale des Andes, dont plusieurs sommets dépassent les 6 000 m. Il est facile d'imaginer la difficulté pratique à concilier ces deux activités. Finalement — et heureusement pour lui — ses confrères lui demandèrent de ne conserver que La Paz comme lieu de travail. Il y assumera ses fonctions durant dix-huit ans. Cependant, l'administration était loin de le satisfaire. C'est alors qu'il eut la chance de rencontrer l'archevêque de La Paz, M^{gr} Jorge Manrique, qui, aussitôt, lui demanda de mener son action pastorale dans les hôpitaux dits « populaires » de la ville : quatre hôpitaux à la fois. Le défi était de taille. « Je ne pouvais plus reculer. D'ailleurs j'étais venu en Bolivie pour me donner⁶. » Toutefois, la tâche n'allait pas être simple ; l'évocation de ses premières visites en dit long :

« Il n'y avait pas de temps à perdre. Je me risquai donc dans ces grandes salles de 25 à 30 lits, comme dans les hôtels-Dieu de la vieille France. Seul, face à la douleur qui criait, aux gémissements étouffés qui jaillissaient des lits. Là, parler du Bon Dieu, ça n'allait pas, trop facile, ça sonnait faux, comme une injure à Dieu et aux malheureux. Ce qui était de mise, souvent, c'était le silence, la présence. Être là. Jour après jour, je revenais, je visitais, je saluais. Pas plus⁷. »

Et de fait, invariablement, chaque après-midi, le père Jean-Marie s'en allait faire sa tournée des hôpitaux ; c'était là son devoir, sa mission qui ne fut pas vaine puisque sa présence devint indispensable aux malades. Il en témoigne : « Tant de fois j'ai entendu cette phrase : *« Ne te vayas ! »* (« Ne t'en va pas, reste encore un peu avec nous ! »). C'était irrésistible ! Plus d'une fois, j'ai vu des malades se cramponner à moi ». Attestent également de la présence indispensable du missionnaire, ces malades qui lui reprochaient de ne pas être venu les voir le jour d'avant, sans se rendre compte qu'il y avait des dizaines d'autres salles à parcourir dans ces hôpitaux.

La seule présence du père Jean-Marie dans les hôpitaux était devenue un soutien aux malades, elle était toutefois accompagnée d'une aide spirituelle, car un dénominateur commun de ces miséreux était — et est toujours — « une inquiétude religieuse », « une soif de Dieu » pour re-

prendre des expressions du père Jean-Marie. Très vite ce dernier éprouva la nécessité de composer un ouvrage de « matériel biblique » (extraits de la bible, explications, psaumes, catéchisme, illustrations), simple, accessible à tout un chacun et adapté aux nombreux groupes religieux présents en Bolivie. Ce petit livre, composé à la demande des malades et intitulé par eux-mêmes *Apprends-nous à prier* (il fut tiré à 110 000 exemplaires) permettait d'abord d'établir le contact avec le malade et d'entrer dans une relation à la fois humaine et spirituelle.

Cependant, être là, parler, prier, ne suffisait pas au père Jean-Marie dans son devoir d'assistance aux malades. Il évoque cette situation, plus de cinquante ans plus tard : « Il me paraissait trop facile d'arroser de paroles édifiantes ces pauvres gens qui souffraient dans leur lit : il me semblait que cela sonnait faux. Ce fut mon tourment durant six mois : comment leur venir en aide sans tomber dans le paternalisme. Comment les guérir⁸ ? » Est née alors l'idée de créer un groupe d'aide aux malades. La circulaire suivante retrace la création de ce groupe, son mode de fonctionnement, en même temps qu'elle nous éclaire sur la précarité de la situation du pays.

La Paz, mai 1984

Chers amis,

Je viens de recevoir de Suisse les comptes d'avril dernier et je constate que vous avez été nombreux à venir au secours de toute une population qui vit, qui souffre dans une grande détresse physique et morale, je veux dire les malades de nos hôpitaux populaires de La Paz en Bolivie. Avec eux et en leur nom, je voudrais vous exprimer toute ma reconnaissance.

Pour vous donner une idée de ce qui se passe ici, je me permets de vous brosser un bref tableau de la situation. Le pays est en pleine crise. La misère a augmenté de manière spectaculaire. Misère matérielle, physique et morale. La faim est devenue une réalité avec toutes les conséquences qui s'ensuivent : délinquance, vols, agressions, ce qui provoque un sentiment d'insécurité dans la population, surtout la nuit. Le peuple manifeste tous les jours : marches de la faim, routes bloquées, grèves sur grèves. C'est assez

démoralisant, car on a l'impression que plus rien ne tient, et que tout craque. En effet l'approvisionnement ne suit plus (gaz, essence, alimentation, médicaments, etc.). Conséquence: l'angoisse chez beaucoup et la crainte de nouveaux coups d'État, voire de la guerre civile⁹.

Dans les hôpitaux où je travaille, il devient difficile d'aider: je ne sais plus par quel bout commencer, car il faudrait être partout à la fois. C'est pourquoi nous venons de former un groupe¹⁰ volontaire d'action comprenant une doctoresse, une infirmière, un membre du Service social, une religieuse et plusieurs dames bénévoles. Le groupe se propose d'entrer en contact direct avec tous les malades (des centaines!), d'étudier leur situation économique, familiale et en cas de vraie nécessité, de leur venir en aide avec les fonds que je mets à leur disposition. Ce qui veut dire concrètement, leur procurer les remèdes prescrits et veiller à ce qu'ils leur soient appliqués. Il faut savoir qu'ici, c'est le patient qui doit se débrouiller pour acheter — ou faire acheter — dans les phar-macies de la ville, les remèdes et tout le matériel nécessaire pour son opération. Un gros problème pour les malades seuls, sans famille ou venant de très loin (la plupart du temps le téléphone est inexistant, surtout sur l'Altiplano¹¹). Pour faciliter les choses, nous allons constituer un stock de matériel médical le plus indispensable. Ceci en plus de ce que nous avons lancé ces années passées et qui fonctionne toujours: une banque de sang, une garderie d'enfants dont les mamans sont seules et hospitalisées, une pharmacie à l'hôpital des enfants et depuis janvier dernier, l'action « Chaises roulantes » (nous en avons fourni 22).

Autre problème et autre projet: l'alimentation. Les malades n'ont presque rien mangé durant plusieurs jours. Le directeur m'expliquait: « Nous ne recevons que 260 pesos boliviens par pension journalière », ce qui équivaut à environ 25 centimes suisses. Il ajoutait: « Nous envisageons la fermeture partielle de l'hôpital et nous ne recevrons que les cas d'urgence. » Ceci faute de nourriture. J'ai répondu que cela

ne pouvait pas se faire et que j'étais prêt à aider «à condition qu'on ne ferme pas les hôpitaux». Je pensais à toutes ces personnes que je rencontre dans les salles: qu'advierait-il d'elles? À ces mamans surtout si nécessaires à leurs familles. À leurs enfants. Nous en sommes là actuellement.

Chers amis, je m'arrête bien que j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire sur ces pauvres si attachants, sur leurs richesses de cœur et de foi. Merci d'être si proches d'eux et de nous. Avec ma reconnaissance, je vous envoie mes salutations très fraternelles.

P. Jean-Marie Queloz

Le missionnaire termine sa lettre en mentionnant la pénurie de nourriture à laquelle les hôpitaux étaient confrontés; hélas, celle-ci n'allait pas disparaître, bien au contraire, elle marquait une étape sur le chemin qui conduit à la faim et à ses conséquences. C'est ce dont il est question dans la circulaire suivante:

La Paz, février 1985

Chers amis,

Vos versements en faveur de nos pauvres des hôpitaux de La Paz me sont bien parvenus et je vous remercie pour ce geste de partage et de solidarité en faveur de ces gens sans défense devant la maladie, la misère et maintenant LA FAIM. La faim qui devient de plus en plus terrible et dangereuse: on vole pour se nourrir: on entend crier: «Du pain pour nos enfants!», et ensuite on s'habitue à voler. La faim durcit le cœur, car ventre affamé n'a pas d'oreilles; il ne fait pas de sentiment et alors la violence n'est pas loin.

Hier, dimanche, à trois heures de l'après-midi, je reçois un coup de téléphone: «Les malades, ce matin, n'ont pas déjeuné: ils réclament à manger». Heureusement que ce matin même j'avais pu acheter 300 pains — en cachette — une chance, car depuis des semaines, le pain est introuvable.

Trois cents pains et une quinzaine de kilos de fromage. Alors que je payais mon dû, le vendeur m'a dit: « On voit que Dieu est avec vous. » J'ai répondu: « Et avec les malades qui ont faim dans nos hôpitaux. » Les malades ont faim, mais aussi les employés; certains me disent: « Nous n'avons plus la force de travailler ». Ce n'est plus du thé qu'on leur donne le matin à quatre heures, mais de l'eau chaude.

À ce problème s'ajoute un autre, tout aussi grave: l'invasion des mendiants devant les hôpitaux, par dizaines. Et c'est à la sauvette que je dois livrer mes sacs de pains pour les malades avant qu'ils m'assaillent.

L'inconvénient, c'est qu'ils me prennent le peu de temps dont je dispose pour mes visites aux malades; en outre ils s'habituent très vite à quémander, eux et leurs enfants. La semaine passée, ils étaient trente à quarante à m'attendre, à me poursuivre. Je n'eus qu'une chose à faire: m'échapper au plus vite — avec mauvaise conscience. Et cela plusieurs jours de suite, en attendant qu'on trouve une solution plus rationnelle pour leur venir en aide. Évidemment, l'on se sent écrasé face à ces besoins; le temps nous manque et parfois les forces.

Pour compléter le tableau, vendredi passé, le gouvernement décréta une nouvelle dévaluation de 9 000 pesos à 45 000 pour un dollar américain. En pratique, dans la rue, le dollar américain se vend à plus de 130 000 pesos. Il y a une année, il en valait 1 000. Un désastre pour les gens qui manifestent dans les rues presque tous les jours. Un litre de lait coûte 44 000 pesos.

C'est là un petit reflet de la situation du pays.

Au moins un petit trait positif pour terminer:

Une femme âgée me disait: « J'ai honte de mendier, mais pas pour l'Évangile, alors, Père, s'il vous plaît, donnez-moi un petit livre sur Jésus-Christ ».

Chers amis, merci pour le pain et la santé que vous procurez aux pauvres d'ici. Avec ma reconnaissance, je vous envoie mes sentiments très cordiaux.

P. Jean-Marie Queloz

Il ressort également de cette circulaire l'importance des décisions politiques qui conditionnent la vie de tout un chacun. Elles peuvent aller jusqu'à provoquer la révolte et conduire à des situations dramatiques comme ce fut le cas en février 2003 où la création d'un nouvel impôt sur les salaires provoqua une levée de boucliers. Le père Jean-Marie rappelle les faits : « Les premiers à entrer dans la rébellion furent les policiers de la Garde nationale (GES = groupe spécial de sécurité) repliés dans leurs casernes. Un jour plus tard — mais il était déjà trop tard — les militaires entrèrent en action et les fusillades commencèrent entre la police et l'armée fidèle au gouvernement. Des francs-tireurs également tiraient depuis les édifices sur la foule et sur le palais présidentiel¹². »

Ces événements allaient être lourds de conséquences. La ville, soudain sans service d'ordre, fut livrée au vandalisme : « Des hordes de jeunes vandales, des collégiens, de treize à dix-huit ans, abandonnèrent leurs classes, déferlèrent dans les rues, s'attaquèrent aux édifices publics, saccageant, détruisant, incendiant tout sur leur passage : bureaux, magasins, banques. Ils étaient des centaines, des milliers armés de bâtons et de barres de fer, déchaînés, excités par des meneurs lâches et sans scrupule¹³. »

Il y eut des victimes : des morts ainsi que de nombreux blessés qui s'ajoutèrent encore aux patients déjà nombreux des hôpitaux.

Et le père Jean-Marie de conclure sa circulaire ainsi :

« Je pense que derrière cette explosion de violence, il y a une immense frustration, une énorme injustice accumulée. Il faut donc recommencer sur une nouvelle base plus juste, plus digne, plus humaine. Déjà le président a changé de ton. Mais pourra-t-il se maintenir au pouvoir ? L'avenir le dira, un avenir pour le moins incertain. »

Et de fait, le président dut abdiquer quelques mois plus tard. Cela se fit dans la plus grande violence. Le père Jean-Marie raconte :

Bien chers amis¹⁴,

Quinze jours de peur et de terreur à La Paz.

J'avais préparé un autre texte à votre intention, mais au vu des événements tragiques qui ont frappé la ville ces derniers temps, je me dois de vous tenir au courant de la situation. Déjà en février dernier, pour une question d'impôts, La Paz avait été le théâtre d'une flambée de violence causant la mort d'une trentaine de personnes. Mais, cette fois, on voulait la tête du Président Sanchez de Lozada, un chef d'entreprise multimillionnaire et partisan du modèle économique néo-libéral; ce fut donc l'épreuve de force. C'est chose faite à présent, mais à quel prix! Plus de quatre-vingts morts et des centaines de blessés! Tant de promesses vaines, tant d'injustices accumulées eurent raison finalement de la patience du peuple. La corruption des grands est certainement la grande coupable.

Elle faillit mener le pays au chaos et à la guerre civile. En quelques jours, la ville de La Paz fut pratiquement investie puis envahie par un déferlement de mineurs et de campesinos (gens de la campagne de l'Altiplano). Ils arrivaient de tous les points, comme des fourmis, brandissant bâtons, cravaches et armes à feu. Toutes les routes furent bloquées, les marchés fermés, le gaz coupé; coupées également l'eau, l'électricité. Le trafic routier fut interrompu presque dans tout le pays. La ville de La Paz, construite dans une profonde dépression en forme de cuvette, fut totalement paralysée. Alors, aussitôt, pour les gens affolés, se dressa le spectre de la faim. Toute la ville trembla. À ce moment le président s'échappa dans une demi-clandestinité. Le calme revient peu à peu. Mais les armes ont parlé: l'armée a tiré, a tué. Il y eut des débordements de violences, des affrontements terribles. Le peuple était prêt à tout. Dans le centre de la ville, la population vivait apeurée, retranchée dans les édifices.

Et maintenant, on fait le bilan. On compte les morts, on soigne les blessés, les hôpitaux en sont remplis. Les dégâts

s'évaluent à des millions de dollars: passerelles sur l'autoroute détruites, des wagons de train renversés, des tapis de pierres — parfois énormes — sur des centaines de mètres, sans parler des vitres des hôtels et autres édifices qui volèrent en éclats. Parfois des bandes de voyous s'en donnaient à cœur joie au pillage et à la destruction. Bref, la population reste sous le coup du choc psychologique. Le calme est revenu, semble-t-il, mais un calme pesant, tendu. On craint que ce ne soit pas la fin. Les meneurs et les agitateurs ont pris conscience de leur force et ils connaissent maintenant les mécanismes à utiliser pour le cas où. Trois cents personnes quittent la Bolivie tous les jours, car comme disait M^{me} Amalia: « Nous vivons sur une poudrière¹⁵. »

Il ne faut pas être pessimiste, car, comme disent les Boliviens: « La dernière chose qui se perd, c'est l'espérance. » La leçon qui nous reste, c'est que l'injustice à longue échéance se paie fort cher. Je revois tous ces blessés dans les hôpitaux, des hommes et des femmes tranquilles qui font peine à voir. Je ne veux pas les décrire... Essayons de nous sentir solidaires et sensibles à leurs souffrances.

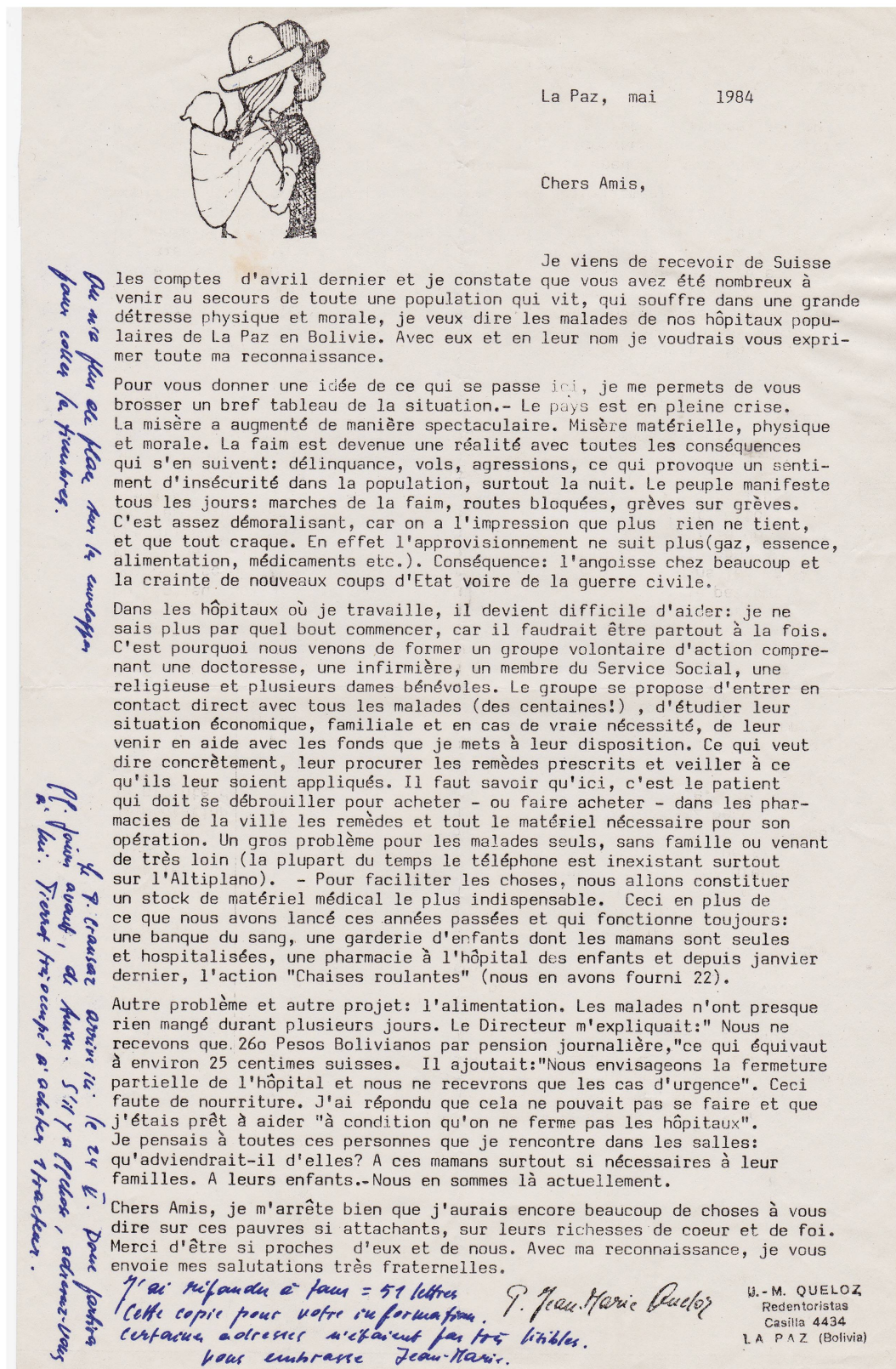
Bien chers amis, cette lettre est un petit partage d'une tranche de vie d'un peuple qui souffre décidément trop. Merci de nous apporter votre appui moral et économique: vous lui donnez de la vie.

Je vous dis toute mon amitié.

P. Jean-Marie Queloz

La relation existant entre la précarité, la misère et les décisions politiques — celles-ci le plus souvent soumises aux lois de l'économie — est étroite. Et il est bien évident que les incidences de ces décisions sont perceptibles au-delà du cadre des seuls hôpitaux de La Paz. Elles allaient conduire le père Jean-Marie à exercer son action pastorale d'une autre manière encore.

Il nous l'explique dans une circulaire à propos de ce qui est appelé *el Botadero*¹⁶, à l'époque, un nouveau bidonville de La Paz, installé à l'endroit où, durant de nombreuses années, des camions avaient déversé



Fac-similé de lettre circulaire comportant un mot personnel à l'adresse du destinataire. Le message personnel était aussi souvent rédigé sur une carte postale jointe à la circulaire.

chaque jour près de 400 tonnes de déchets. Le père Jean-Marie en parle en ces termes : « Une vallée de détritiques et d'immondes accumulés, la vallée de la géhenne. Je me souviens de l'avoir traversé à pied, fermant la bouche et retenant mon souffle pour échapper aux nuées de mouches qui m'assaillaient et aux odeurs fétides qui me provoquaient des nausées. Et les nombreux chiens à l'aspect famélique qui rôdaient par là à la recherche d'une maigre pitance, eux non plus ne m'inspiraient pas confiance¹⁷ ».

Quelque huit années auparavant, suite à la fermeture d'une partie des mines du pays, des centaines de familles de mineurs avaient pris le chemin de La Paz dans l'espoir d'y trouver du travail. Faute de mieux, une partie de ces mineurs s'installèrent au *Botadero* : au moins là, ils ne seraient pas dérangés ni chassés, cependant, ils s'exposaient aux maladies, aux épidémies. Le père Jean-Marie fut contacté par un prêtre français qui s'était engagé pour venir en aide à ces gens du *Botadero* ; il avait « l'idée presque forcenée de changer ce cloaque indigne en une zone habitable et décente¹⁸ ».

« Le Père me fit voir. Je compris : il fallait que je m'y mette aussi. Nous avons décidé de travailler ensemble, lui dans le domaine social, éducatif, moi dans celui de la santé et de l'hygiène. Sans plus attendre, avec la collaboration massive de la population, les choses sont en train de changer. Nous donnons la priorité aux femmes et aux enfants, les plus affectés par la misère¹⁹. »

Il y aurait beaucoup à dire quant aux incidences des décisions politiques sur la vie des gens, en particulier celle des pauvres et les circulaires du père Jean-Marie regorgent d'exemples ; d'autant plus que, nous l'avons déjà mentionné, la Bolivie, comme bien des pays d'Amérique du Sud, est très instable sur le plan politique. Nous aimerions toutefois éclairer une autre facette du ministère du père Jean-Marie et une fois encore souligner son attention portée à autrui. Il s'agit de son activité dans l'univers carcéral. Il fut un jour invité à se rendre dans une prison de femmes. Il prit ensuite l'habitude d'aller y célébrer la messe chaque dimanche. Pour la première fois, dans une circulaire de 1986, il évoque son arrivée à la prison, les conditions de détention, l'univers des détenues et l'importance qu'ont revêtu ses visites à la prison.

Cette prison se trouve dans la partie basse de La Paz, à cinq kilomètres du centre de la ville. J'y accède par une route à secousses, recouverte de galets. Un policier est là, en faction devant le lourd portail de fer. Pour éviter les questions et les

histoires, je me présente: «Père Juan, je viens célébrer la messe aux détenues». En entrant, même scénario: quatre à cinq policiers m'accueillent, d'ailleurs cordialement. Un peu plus loin, ce sont les demoiselles de la police, revolver à la ceinture, qui me font passer la dernière porte de contrôle. Et me voilà dans la cour de la prison, très encombrée de linge suspendu, de petits réchauds à gaz ou à alcool: les détenues sont en train de préparer leur petit-déjeuner, pour elles et pour leurs enfants, car ils sont une bonne quarantaine — depuis les bébés de quelques mois jusqu'à ceux de cinq ou six ans — à accompagner leurs mamans en détention. Pour eux et pour elles, c'est là un point positif, quelque chose de la vie de famille qu'il leur reste.

Elles sont une centaine à purger des peines allant jusqu'à trente ans de prison: de petites Indiennes (de vingt à soixante ans) et d'autres personnes, des dames qu'on dirait de la haute société: la drogue, cocaïne, doit y être pour quelque chose. Ma première impression est la suivante: un lieu où grouillent un tas de monde et de vie, dans une cour de murs et de béton. Les fils de fer et les cordes chargées de linge m'obligent à baisser la tête tous les quatre ou cinq mètres pour pouvoir passer. Certaines détenues lavent leur linge, d'autres se peignent, d'autres astiquent leurs enfants. Ceux-ci, en me voyant, se précipitent vers moi: «Padre, ne sois pas méchant (c'est la formule consacrée en Bolivie), donne-moi un cahier à dessiner». Il s'agit de petits cahiers bibliques à colorer. Ainsi, ils se familiarisent à la connaissance de l'évangile. C'est l'heure de la messe. Les détenues s'invitent mutuellement à monter à la chapelle, une salle parmi les autres au deuxième étage.

La messe, c'est l'événement du jour avec une assistance qui ressemble à une mosaïque de couleurs et de races. Elle se célèbre dans une atmosphère de recueillement malgré le chahut des bébés: on y chante avec enthousiasme. L'une ou l'autre sanglotent silencieusement, car la messe, c'est le face-à-face avec Dieu, avec soi-même: une nouvelle prise de conscience du tragique de sa situation particulière et le

refuge des souffrances secrètes de chacune. Là, on ressent profondément son indigence de salut, de rachat par le Christ: ce qui est l'attitude fondamentale de tout chrétien. La messe terminée, on s'embrasse et Carmencita (dix-huit ans de prison et il lui en reste encore douze à purger) me dit: « Le bonjour de Dieu, Padre, on t'attend pour dimanche, ne nous oublie pas ». Une détenue me tend un petit papier plié en quatre: « Transmets-le à ma fille qui se trouve dans une autre prison de la ville ». C'est là que je m'en vais célébrer ma troisième messe de ce dimanche matin. Une prison pire que celle-ci²⁰.

La recommandation de Carmencita n'échappa pas au missionnaire puisqu'il prit l'habitude de se rendre à la prison et d'y célébrer la messe. Il sera à nouveau question de la détenue, beaucoup plus tard, en 2003, où elle célébrait ses trente ans de réclusion: « Grande fête à la prison. » Et le père Jean-Marie d'évoquer sa visite et le personnage:

J'observais ce petit bout de femme bien plantée en face de moi: petite, menue, nerveuse et joyeuse. La prison était devenue sa maison, sa vie. Son comportement tout au long de l'année fut excellent. Aussi, ce fut un jour de fête, comme une fête d'anniversaire, le jour de ses trente ans de prison. Elle avait droit à la liberté. D'autre part, elle n'était plus très loin de ses quatre-vingts ans. Et ce jour-là, ce ne fut une surprise pour personne de l'entendre déclarer: « Je reste ici²¹. »

Cette déclaration, en l'occurrence, de rester là, en prison, de renoncer à la liberté, fut accueillie par les autres détenues comme une parole de joie, car elles avaient adopté leur aînée « comme une mère: la maman Carmencita » qui, « dans l'institution austère (...) faisait la pluie et le beau temps: un rayon de soleil pour toutes, jeunes femmes condamnées ou mères de famille accompagnées de leurs plus jeunes enfants (il y en eut jusqu'à quatre-vingts)²². » La prisonnière expliqua ensuite comment elle avait résisté à cette longue expérience de la prison, au point de ne pas vouloir quitter l'établissement quand elle en eut le droit. Le père Jean-Marie rapporte les paroles de la détenue:

Je commence la journée à six heures et je termine à vingt-et-une heures. Je n'ai pas souffert de la prison, car je n'avais pas

*le temps de penser à moi, à ma situation. J'ai pensé aux autres et à mes tâches*²³.

C'est avec soin qu'il les rapporte, ces paroles, sans doute parce qu'elles l'interpellent : ne pas penser à soi, mais penser aux autres et à ses tâches. N'est-ce pas précisément ce que le missionnaire ne cesse de nous dire à travers les témoignages que sont ses circulaires ?

C'est par la figure d'une détenue, Carmencita, que nous avons entrepris d'évoquer l'activité du père Jean-Marie, en citant quelques lettres circulaires et en y apportant des commentaires. C'est par le même personnage que nous achèverons ce parcours, car cette détenue représente beaucoup pour le missionnaire. De fait, suite au récit de cette « grande fête à la prison », il nous livre une réflexion, profonde s'il en est, quant à cette prisonnière : il l'admire, car elle a su, en dépit de tout, « recommencer, reconstruire sa vie pour en faire une valeur et même une réussite, un chef-d'œuvre », ceci, grâce « au don d'elle-même aux autres ».

Et il ajoute : « Son secret pour cela a été : aimer. Car l'amour refait tout à neuf. »

La formule dont se sert le père Jean-Marie — « le don de soi aux autres » — pour rendre compte de l'attitude de la détenue n'est pas accidentelle ; elle correspond à son idéal de missionnaire qui n'a pas varié et qui se manifeste, de diverses manières, tout au long de ses lettres circulaires dont nous n'avons présenté ici qu'un choix restreint, ceci en raison de contraintes éditoriales.

Jean-Jacques Queloz est d'origine jurassienne. Il a étudié à Fribourg. Titulaire d'un doctorat en lettres et détenteur d'une habilitation, il enseigne la langue et la littérature françaises à Bâle, dans un lycée et à l'Université en tant que privat-docent.

NOTES

¹ Lettre circulaire d'octobre 2003.

² Les hôpitaux populaires comprennent l'hôpital Torax (maladies du cœur et des poumons), l'hôpital des enfants (*Hospital del Nino*) et l'hôpital général (*Hospital de clinics*). Ces trois hôpitaux comptent 18 pavillons, plus de 60 salles, des chambres individuelles, soit au total près de 1 500 lits. Certaines salles peuvent accueillir plus de 30 patients. En revanche, les gens de condition aisée se font soigner dans des cliniques privées qui sont nombreuses à La Paz.

³ On doit au père François-Xavier Durrwell d'avoir donné à la théologie de l'époque une nouvelle orientation basée sur le Mystère de Pâques. Voir en particulier *La Résurrection de Jésus, mystère de salut*, Le Puy, Éditions Mappus, 1950.

⁴ De 1978 à 1993 ; de 1993 à 1996 il assure la suppléance du supérieur.

⁵ *Les Pauvres dans la ville* (épuisé), *Le Chant des sans voix* ; ce dernier ouvrage a été traduit en allemand sous le titre *Der Gesang der Stummen*, Baden, Kairos-Verlag.

⁶ Lettre circulaire de La Paz — Cochabamba, datée janvier — février 2003.

⁷ Lettre circulaire de La Paz — Cochabamba, datée janvier — février 2003.

⁸ Texte écrit à l'occasion de son 90^e anniversaire.

⁹ Entre 1964 et 1985, c'est l'instabilité qui caractérise la vie politique de la Bolivie, jalonnée de coups d'État, une instabilité lourde de conséquences au niveau économique et social.

En 1984, Hernan Siles Zuazo est au pouvoir depuis 1982 ; il a été élu président, soutenu par les militaires dans un processus démocratique, après vingt-deux ans de dictature ininterrompue. Il démissionnera avant la fin de son mandat afin d'éviter une guerre civile, l'économie bolivienne étant au plus mal.

¹⁰ Ce groupe d'aide aux malades — constitué de 4 à 5 personnes bénévoles (*Damas voluntarias*) fonctionna durant trente-cinq ans. Grâce à son entremise, une aide matérielle substantielle put être acheminée vers les hôpitaux populaires. À titre d'exemple, voici le bilan d'une année d'activité dont rend compte le père Jean-Marie dans la circulaire de décembre 1992 :

« 8 758 malades « ordinaires » aidés ;

1 344 cas spéciaux, avec soins particuliers ;

3 778 opérations et analyses ;

3 070 rayons X ;

196 tomographies ;

231 cas de cancer avec traitement au cobalt — thérapie chimique ;

130 opérations en traumatologie avec pose de plaques, de clous, vis, etc. ;

61 dialyses et valvules ;

1 248 épileptiques reçoivent régulièrement leur ration de médicaments ;

1 296 familles furent aidées pour leur alimentation de base (farine, sucre, lait en poudre, blé, etc.) ;

78 559 rations alimentaires (malades et employés) ;

20 440 ordonnances médicales furent couvertes en tout ou en partie, car, par principe, nous demandons un effort, une participation aux frais, du malade ou de sa famille : qu'ils nous aident à les aider ».

¹¹ L'Altiplano est une « plaine d'altitude », située au cœur de la Cordillère des Andes ; elle s'étend sur 1 500 km de long à une altitude moyenne de 3 300 m. La plus grande partie de ce haut plateau se trouve en Bolivie.

¹² Circulaire de La Paz — Cochabamba, février — mars 2003.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Circulaire de La Paz, octobre-novembre 2003.

¹⁵ M^{me} Amalia était la présidente du groupe de dames œuvrant bénévolement dans les hôpitaux.

¹⁶ « *botar* » en espagnol signifie : « jeter dans un coin », « ficher dehors ».

¹⁷ Lettre circulaire de La Paz datée janvier 1994.

¹⁸ Lettre circulaire de La Paz datée janvier 1994.

¹⁹ Lettre circulaire de La Paz datée janvier 1994.

²⁰ Lettre circulaire de La Paz datée janvier 1986.

²¹ Lettre circulaire de La Paz datée octobre 2003.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*

